

Des renseignements lacunaires... : un conflit trop oublié en Afghanistan

Autor(en): **Weck, Hervé de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **130 (1985)**

Heft 3

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344587>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un conflit trop oublié en Afghanistan

par le major Hervé de Weck

Le 27 décembre 1979, les troupes soviétiques entrent en Afghanistan pour soutenir le régime chancelant de Babrak Karmal. Cinq ans plus tard, elles ne sont pas encore parvenues à «normaliser» la situation. Les résistants continuent à déclencher des actions de guérilla dans la capitale et à évoluer comme des poissons dans l'eau en dehors des villes. Ils ont ainsi atteint un objectif stratégique important: un mouvement de libération gagne, dès l'instant où il ne perd pas, tandis que, pour une armée régulière, l'absence de victoire équivaut déjà à une «défaite».

Un journaliste français, qui a effectué plusieurs séjours clandestins en Afghanistan dans les rangs de la résistance, publiait, il y a peu, un ouvrage qui se voulait un témoignage, mais aussi une synthèse de l'histoire du pays depuis la Deuxième Guerre mondiale ¹. Jean-Christophe Victor met bien en évidence les rivalités entre les différentes ethnies afghanes. Oserait-on lui reprocher certaines incohérences au niveau du plan, un manque

de concision? Un livre n'est pas une série d'articles! Cet ouvrage fait pourtant comprendre au lecteur attentif les aspects essentiels de ce conflit dont on parle trop peu en Occident.

Avatar d'une politique expansionniste

L'intervention de l'armée rouge en Afghanistan ne s'est pas produite comme un éclair dans un ciel bleu. En décembre 1955, l'URSS prête cent millions de dollars à Kaboul. Ces capitaux permettent la construction d'une route reliant la capitale à la frontière soviétique, le percement du tunnel du Salang dans l'Hindū Kūch, ainsi que la création de l'aérodrome militaire de Begram. Des officiers afghans partent se former en URSS. Le Kremlin, à la même époque, commence à moderniser les matériels de l'armée afghane. Cette infrastructure se révélera très utile pour les troupes d'invasion, vingt ans plus tard.

Depuis longtemps, les états-majors soviétiques utilisent avec virtuosité la technique de la surprise stratégique. En décembre 1979, un ballet bien réglé d'hélicoptères lourds de transport, d'*Antonov-12*, 22 et 24 a déposé, en moins de quarante-huit heures, quelque 25 000 hommes avec leur matériel,

¹ Victor, Jean-Christophe: *La cité des murmures. L'enjeu afghan*. Paris, Lattès, 1983. 335 p. Nous utiliserons aussi des données qui se trouvent éparpillées dans d'autres ouvrages ou articles.

cela à des distances considérables des bases de départ ².

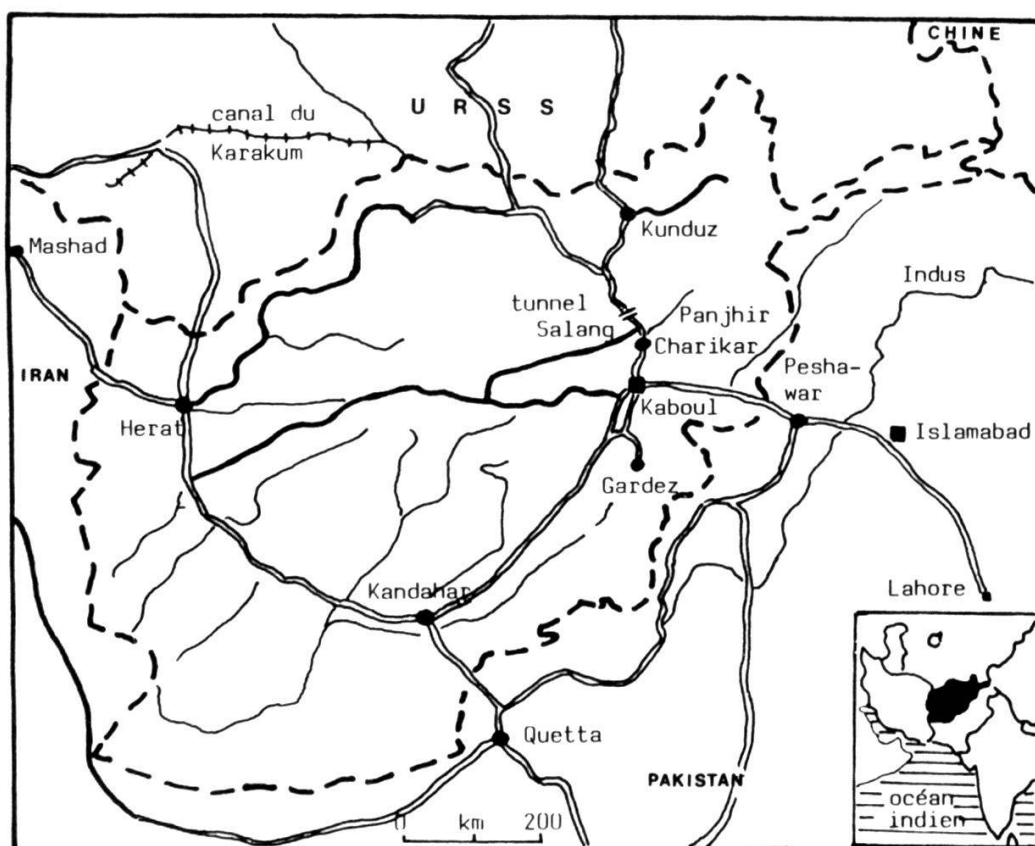
Dans leur appréciation de la situation internationale, dans leur choix du moment de l'intervention, les responsables du Kremlin ont-ils tenu compte d'une conjoncture favorable? Ils savent qu'à intervalles réguliers, l'administration américaine se montre hésitante: l'ancienne, pendant la campagne présidentielle, la nouvelle, après son installation. «L'histoire de ces trente dernières années montre [...] que ce sont là de brèves périodes mises à profit [...] par l'URSS. 1948, Truman succède à Truman: juin 1948, début du blocus de Berlin. 1956, Eisenhower succède à Eisenhower: octobre 1956,

entrée des troupes soviétiques en Hongrie. 1968, Nixon succède à Johnson: août 1968, entrée des troupes soviétiques à Prague. 1979, année préélectorale aux Etats-Unis (Reagan succédera à Carter): entrée des troupes soviétiques à Kaboul.»³

«Pour la première fois, si l'on excepte l'Erythrée, un mouvement de libération nationale dans le tiers monde n'est pas soutenu par l'URSS, mais la combat. Pour la première fois, il ne part pas d'un petit groupe d'hommes convaincus qui tente de

² Depret, Jacques: *Aujourd'hui la guerre?* Monaco, Editions du Rocher, 1982, p. 109.

³ Victor, *op. cit.*, p. 136.





Les moudjahidines combattent pour une conception théologique et sociale de l'Islam...

gagner la population [...]. Au contraire, il s'agit là d'un mouvement spontané et populaire qui devra, à terme, accoucher de «leaders» à dimension nationale dans lesquels il se reconnaîtra.»⁴

Pour l'armée rouge, le théâtre afghan présente, au départ, le triple inconvénient de lui être mal connu, hostile et montagneux. L'ennemi reste omniprésent et invisible. Chaque autochtone apparaît comme un combattant possible. Les Russes vont donc tendre à exclure toute distinction entre maquisards et populations civiles.

Le quadrillage statique

Dès le début du conflit, l'armée soviétique renforce et multiplie les garnisons installées précédemment par le Gouvernement afghan. On

espère ainsi contrôler les allées et venues sur les routes qui mènent à la capitale, ce qui doit empêcher des «actions terroristes» importantes à Kaboul; on cherche également à surveiller la frontière avec le Pakistan, ce qui doit diminuer l'afflux d'hommes et de matériel. En effet, s'il entraînait par année cinq cents et non pas cinquante missiles portatifs de DCA, leur utilisation par des moudjahidines instruits modifierait la nature et le coût de la guerre.

Ces places fortes ne coupent pas les voies de communication de la résistance, mais elles les rallongent en les déplaçant plus haut dans la montagne. «Avec la guerre qui s'installe et se prolonge apparaît la faiblesse des forteresses: en montagne ou en plaine, ils constituent des cibles désignées. Les

⁴ *Ibidem*, p. 33.

résistants leur livrent combat la nuit et font retraite au lever du jour, avant que les hélicoptères puissent intervenir.» A moins de transformer les places fortes en prisons, les officiers soviétiques ne parviennent pas à arrêter l'hémorragie des soldats gouvernementaux afghans. Aux premières loges pour désertir, ceux-ci rejoignent en masse le maquis⁵.

Des raids de blindés...

Exploitant toutes les possibilités des routes, les troupes soviéto-afghanes lancent des incursions blindées, style «coup de poing», dans les plaines, les plateaux et les vallées. Un convoi comprenant environ quarante chars de grenadiers et vingt chars de combat se lance sur un axe. A un moment



Soldats soviétiques (?) en position quelque part dans la montagne afghane. Derrière eux, un **BMP** avec son canon de 73 mm.

Ces garnisons, souvent éloignées et isolées, nécessitent un approvisionnement régulier, donc des convois sensibles aux embuscades. A cause de leur vulnérabilité, ils servent surtout à ravitailler les maquisards en armes, munitions et nourriture.

donné, il quitte le ruban goudronné, pour s'enfoncer dans des régions où personne n'a jamais vu un véhicule à moteur. Arrivés dans un village, les soldats gouvernementaux mettent

⁵ *Ibidem*, p. 177.

piéd à terre pour fouiller chaque maison.

Seuls quelques vieux assistent avec fatalisme à l'opération, tandis que les autres villageois, alertés par le bruit et la poussière, ont trouvé refuge dans les grottes et les anfractuosités de rocher. Ils y séjourneront plusieurs jours, si le convoi ne se contente pas de traverser le secteur.

Les résistants, contraints de laisser à leurs adversaires le choix de la stratégie, gardent pourtant l'initiative au niveau tactique. Les convois soviéto-afghans tombent dans des embuscades, ce qui met en évidence les succès très relatifs de la pacification. Des groupes de moudjahidines, postés sur les hauteurs, engagent leurs armes légères contre les occupants des blindés. S'ils disposent d'armes adéquates, ils alignent des équipes de «casseurs de chars». Chacun de leurs chefs sait très bien qu'il faut compter de trente à soixante minutes avant que l'arrivée des hélicoptères de combat *Mi-24* rende les positions intenables⁶.

... couverts par des hélicoptères de combat

Les pilotes, qui ne craignent pas les feux d'armes légères ou de mitrailleuses à cause du blindage de leur appareil, tirent d'abord des roquettes, pour faire sortir de leurs cachettes les maquisards qu'ils pourront dès lors repérer et poursuivre. L'hélicoptère descend, immobilisant un groupe d'Afghans grâce à sa mitrailleuse

ventrale. Par la soute ouverte, un soldat largue des grenades. L'équipage ne tient aucun compte des prisonniers soviétiques qui se trouveraient éventuellement mêlés aux guérilleros!

Si cet appui aérien limite l'embuscade à un simple accrochage, le convoi reprend sa route, poursuivant sa démonstration de force. Lorsque les pertes se révèlent plus graves, la colonne se replie sous la protection des hélicoptères. Pas de traces! Pas de matériel abandonné qui pourrait servir à l'adversaire! Voilà, dans tous les cas, la devise. Tandis que les *Mi-24* patrouillent, les blessés sont emmenés, les morts ramassés, parfois avec le treuil qui équipe les hélicoptères. Des camions évacuent les véhicules en panne, ainsi que toutes les carcasses.

L'aviation, dans ce contexte, joue aussi un rôle important. Survolant des zones désertiques où tout est immobile, le pilote s'y habitue, et le moindre mouvement le frappe⁷.

⁶ L'armée rouge possède plus de 5000 hélicoptères. Selon les services de renseignement britanniques, les Soviétiques auraient disposé, en 1982, sur le théâtre afghan, de 600 hélicoptères dont 185 *Mi-24*.

Le *Mi-24 HIND* a une mitrailleuse de proue (en partie à quatre tubes). Il peut emporter environ 3 tonnes d'armes et de munitions. Equipement possible:

- 128 roquettes de 55 mm,
- 1000 kg de bombes,
- 4 missiles filoguidés antichars.

Les hélicoptères de combat sont engagés, au minimum, par paires.

⁷ «La guerre d'Algérie», revue *Historia*, p. 2005.



L'hélicoptère de combat *Mi-24*. A gauche, on distingue les supports pour l'armement, ainsi qu'une mitrailleuse sous le nez de l'appareil.

Les moudjahidines comptent sur leur courage et leur débrouillardise pour combattre les engins sophistiqués de l'ennemi: ils abattent des hélicoptères blindés en cherchant un emplacement qui se trouve au-dessus de la ligne de vol de ces engins. En tirant, même avec un fusil, sur les superstructures d'un *Mi-24*, on peut lui infliger de gros dégâts et même, avec de la chance, le descendre. Les résistants creusent des pièges dans lesquels s'immobilisent les chars qu'ils détruisent ensuite à courte distance⁸.

Des mines, des bombes et des gaz

L'armée rouge utilise systématiquement des mines antipersonnel. «Grandes comme la main, épaisses comme un doigt, les mines se mêlent au paysage [...] par leur camouflage en plastique vert pâle ou jaune. Larguées par hélicoptères, elles ont leur chute ralentie par une ailette ressemblant à une nageoire de poisson. [...] Un coude, un pied posé dessus provoque

⁸ G. Altermath, *Le Hussard*, 1982/1983.

l'explosion. Celle-ci blesse mais ne tue pas. Elle arrache une jambe, un avant-bras. Le blessé est immobilisé, inutile, et devient pour ses coéquipiers d'abord un homme à sauver et à soigner, puis un fardeau à transporter.»⁹

A cause des mines, la nature, au départ la meilleure alliée des maquisards, leur devient hostile. Ce danger les force à tracer de nouveaux chemins plus longs et plus difficiles ou à trouver des techniques de déminage. Certains poussent devant eux des troupeaux de chèvres; celles qui sautent fourniront l'ordinaire des jours suivants. D'autres commencent à se servir de gadgets électroniques achetés en Occident, qui indiquent la présence de métal.

Dans ces régions montagneuses, l'artillerie conventionnelle, les bombardements aériens restent inefficaces contre des guérilleros blottis au fond d'une grotte, alors que les toxiques de combat pénètrent dans ce genre d'abri. Le *trichothécène* semble fréquemment utilisé à cause de son coût avantageux, de sa stabilité qui en simplifie le transport et le stockage. Il provoque des douleurs abominables et des saignements abondants. De plus, les régions où il est répandu restent contaminées pendant plusieurs jours. De nombreux témoignages font penser que les *mycotoxines* sont aussi engagées par les Soviétiques en Afghanistan. Elles causent des hémorragies, d'affreuses boursouflures sur les hommes et les animaux, contaminent l'eau

et la végétation. Ces moyens chimiques provoquent une terreur durable chez les villageois qui prennent la fuite, sans chercher à revenir¹⁰.

Par des largages de mines, des attaques aériennes sur les zones rurales, parfois avec des bombes à fragmentation ou au phosphore¹¹, l'engagement d'armes chimiques, des représailles, les chefs militaires soviétiques cherchent à démoraliser la population, à la terroriser, à desserrer ses liens avec les maquisards. Dans certaines régions, ils semblent avoir atteint leurs objectifs. Avec leurs moyens en hommes et en matériel, ils ne s'efforcent donc pas de gagner la guerre sur le terrain. Leur stratégie consiste à «casser» le potentiel économique du pays, à *chasser les habitants des campagnes afghanes*, ce qui doit affaiblir les groupes de résistance: on peut étouffer le poisson en vidant l'eau de l'aquarium.

Voilà qui contribue à expliquer d'impressionnantes opérations dans le Kunnar en 1980, dans le Wardak en 1981, au Panchir en 1982, au Logar et à Herat en 1983, ainsi que l'augmentation constante des réfugiés afghans au Pakistan: deux cent soixante mille en

⁹ Victor, *op. cit.*, p. 178.

¹⁰ Riche, Daniel: *La guerre chimique et biologique*. Paris, Belfond, p. 263.

¹¹ Lors de son explosion au sol, une bombe à fragmentation projette, dans un rayon de 250 m, des milliers de fragments de métal qui s'incrusteront dans la peau. Les bombes au phosphore provoquent une «pluie chimique» dont les gouttes s'accrochent à la peau, la brûlent, l'eau avivant la brûlure au lieu de l'apaiser.

1979, plus de trois millions en 1982. On en compte un million en Iran.

Les combattants s'adaptent

Depuis 1979, le contingent envoyé par le Kremlin a été régulièrement augmenté. Près de deux cent mille soldats se trouvent actuellement en Afghanistan. Il faut encore y ajouter les troupes stationnées en URSS, à proximité du théâtre d'opérations, et susceptibles d'intervenir en cas de besoin¹².

Les conceptions opératives sont restées identiques, contrairement à la tactique qui, au début, indiquait un certain mépris de l'adversaire et comptait sur un matériel trop lourd. Jusqu'en 1982, la presse militaire soviétique présentait la mission des divisions en Afghanistan comme un «exercice de longue durée» qui devait permettre à chacun d'améliorer ses connaissances militaires et techniques.

L'armée soviétique sait maintenant repérer les chemins des caravanes, surveiller les points de passage (pensons à l'affaire Abouchar), déceler les sanctuaires. Depuis 1982, des opérations d'encerclement visent les résistants eux-mêmes, par exemple celle menée au bas de la vallée du Panchir, il y a deux ans. Appuyés par des pilonnages d'artillerie qui vont durer trois jours, des centaines de blindés, des milliers de soldats interdisent aux résistants de se replier vers la plaine de Gulbahar. «Les mailles du filet se resserrent peu à peu [...]. On fait

converger les chars vers un point central. L'opération a permis de «lever» plus d'un millier de jeunes moudjahidines. La moitié a été exécutée sur place, l'autre envoyée en prison.»¹³Ces vastes ratissages présentent certaines similitudes avec les procédés mis au point par le général Challe, pendant la guerre d'Algérie, contre l'armée de libération nationale¹⁴.

Aujourd'hui, les troupes soviéto-afghanes maîtrisent mieux la technique du combat de nuit. Certains de leurs hélicoptères peuvent voler dans l'obscurité et repérer des concentrations de résistants. Elles engagent également des unités de commandos de plus en plus mobiles.

Si l'armée gouvernementale afghane connaît un pourcentage énorme de désertions, celles-ci restent rares dans le corps expéditionnaire soviétique. Un des mobiles invoqués par les transfuges russes, ce sont les brimades dont souffrent les soldats appartenant aux minorités ethniques. Dans l'armée rouge, les Asiatiques se voient, le plus souvent, chargés de tâches de second ordre. Ils ne peuvent espérer aucune promotion véritable, les officiers, les sergents étant traditionnellement Russes, Ukrainiens et Biélorusses.

Au fil des mois, la résistance a réussi

¹² Gay Couttet: «L'Afghanistan sous les verrous», *La Suisse*, 16 décembre 1984.

¹³ Victor, *op. cit.*, pp. 180-181.

¹⁴ Nous pensons en particulier à l'opération «Jumelle».

à mieux s'organiser, malgré la pauvreté de ses moyens. Ses fractionnements, ses divisions, avec leurs désavantages évidents, permettent au moins d'assurer l'effet de surprise indispensable à des actions de guérilla. Cette dispersion interdit à l'ennemi de détruire un sanctuaire unique, un quartier-général. La disparition d'un chef n'entraîne pas la décapitation d'une organisation centralisée.

Les pays du Golfe jouent un rôle grandissant dans le ravitaillement des moudjahidines en armes et en matériel. L'essentiel de ces moyens passe par le territoire pakistanais. Les Soviétiques s'efforcent d'empêcher ce transit, du moins de le maintenir à un «niveau acceptable». Ils recourent à deux moyens de pression. Le premier, discret mais efficace: déclencher des troubles au Pakistan, un pays en proie à des oppositions tribales et à des velléités séparatistes. L'autre, plus impressionnant: des incursions de *Mig* ou d'hélicoptères, plus de quatre cents en quatre ans. Volant à basse altitude, parfois profondément à l'intérieur du territoire pakistanais, ils rappellent par leur présence et leur invulnérabilité qu'Islamabad a intérêt à respecter l'entente tacite: pas de transit d'armes lourdes pour la résistance afghane, pas de violations de la frontière.

En revanche, le régime de Babrak Karmal parvient mal à séduire des résistants qui défendent une société tournée vers la pratique religieuse et sociale de l'islam.

Il faut contrôler l'information!

Pendant le conflit vietnamien, le corps expéditionnaire américain laissait les représentants des mass-media occidentaux sillonner le théâtre d'opérations, sans limiter vraiment leur liberté de mouvement et d'expression. Pour la première fois dans l'Histoire, la télévision apportait quotidiennement au domicile de chaque Américain le spectacle des horreurs de la guerre. Cet afflux d'images et de commentaires le plus souvent orientés renforça le mouvement d'opposition à la continuation du conflit, d'autant plus que les journalistes y étaient, au départ, largement hostiles¹⁵.

Les Soviétiques ont bien compris que la maîtrise de l'information concernant une guerre de longue durée peut compter autant que sa conduite militaire. Ils réservent donc l'accès de l'Afghanistan aux seuls journalistes membres de partis communistes orthodoxes, ce qui contraint les autres à entrer clandestinement dans le pays. Leur capture permet d'étayer la thèse de l'espionnage et de l'«ingérence étrangère». De lourdes peines infligées par des tribunaux révolutionnaires dissuaderont un certain nombre de candidats au reportage sur place.

Le système semble malheureusement payant, car seules les publications à tirage confidentiel s'occupent

¹⁵ Kissinger, Henry: *A la Maison-Blanche. 1968-1973*. Paris, Fayard, 1979, pp. 236, 525.

vraiment de la guerre en Afghanistan. Les mass-media, en Occident, contrairement à ce qu'ils faisaient à l'époque du Vietnam, ne pleurent pas le martyr du bon peuple afghan «écrasé par les forces de l'impérialisme». Qu'importe les milliers de morts (un million selon certaines sources), les millions de réfugiés, on n'a pas reçu d'image de Kaboul¹⁶! Seule la capture d'un médecin ou d'un reporter français provoque une émotion des journalistes qu'ils feront partager à une partie de l'opinion.

Les soldats russes en Afghanistan n'ont pas le droit de posséder un récepteur de radio équipé de la modulation de fréquence, car leurs chefs ne tiennent pas à ce qu'ils écoutent les émissions des résistants, diffusées en langue russe.

Le haut commandement contrôle aussi étroitement les informations destinées au bloc socialiste. Il veut éviter que l'on se rende compte à l'arrière des pertes qui sont parfois importantes. Le corps expéditionnaire conserve les cadavres dans la glace, afin que les rapatriements s'effectuent progressivement vers les divers cimetières de l'URSS. Les familles signent, en même temps que l'acte de décès, l'engagement de ne faire aucune déclaration sur les circonstances de la mort. Les blessés vont se trouver répartis dans les hôpitaux soviétiques, tchèques et bulgares.

Les mouvements de résistance commencent à comprendre que, pour eux, l'information, diffusée au niveau international, est importante, que la «loi du silence» risque de leur apporter la défaite. Après des centaines d'accrochages avec les troupes soviétiques, ils ont pensé à faire des prisonniers à des fins de propagande.

Sept ans après s'être soulevés contre le régime communiste de Kaboul, cinq ans après le début de l'intervention soviétique dans leur pays, les moudjahidines afghans, malgré leurs criantes insuffisances et leur terrible isolement, tiennent toujours en échec la plus grande armée du monde. Les généraux soviétiques qui, selon Nicolas Polianski, le diplomate passé à l'Ouest, ont imposé cette intervention, s'attendaient-ils à cette résistance? Pour eux, l'opération revêtait une grande importance: elle permettait de mettre «le golfe Persique et la région contiguë, avec ses énormes réserves de pétrole, à la portée de l'aviation» de l'armée rouge¹⁷.

H. de W.

¹⁶ Très significative, la première phrase du présentateur suisse, lors du *Téléjournal*, le lendemain de la catastrophe de Bhopal aux Indes, alors que le paroxysme de l'horreur était atteint: «Veuillez nous excuser, nous n'avons pas encore reçu d'images de la catastrophe.»

¹⁷ Polianski, Nicolas: *M.I.D. 12 ans dans les services diplomatiques du Kremlin*. Paris, Belfond, 1984, p. 306.